

L`e carte

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica ver`offentlichten Dokumente stehen f`ur nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie f`ur die private Nutzung frei zur Verf`ugung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot k`onnen zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Ver`offentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverst`andnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gew`ahr f`ur Vollst`andigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung `ubernommen f`ur Sch`aden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch f`ur Inhalte Dritter, die `uber dieses Angebot zug`anglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 24 mars 1917 : La neutralité en ménage (Le Doyen Bridel). — Le bon bout. — Kyrielles. — Ma bague (Albert Bonnard) (feuilleton).

SERVICE GRATUIT

Les abonnés nouveaux à partir du 1^{er} avril prochain recevront GRATUITEMENT tous les numéros du mois de mars.

LA NEUTRALITÉ EN MÉNAGE

Je n'ai garde d'oublier une auberge du canton de Lucerne, où je me suis arrêté un jour de pluie. L'hôte et sa femme avaient embrassé, en vertu de leur libre arbitre, un parti décidément opposé dans la guerre actuelle, et s'en occupaient pour le moins autant que de leur cave. Dès que j'eus mis le pied chez eux, ils me demandèrent de quel parti j'étais.

— Je suis neutre, en bon Suisse, répondis-je ; mais s'il faut absolument rompre cette neutralité, je suis du parti de madame.

— Oh ! voilà, s'écria le mari, comme font tous ces messieurs !

— Aimeriez-vous donc mieux, repris-je, qu'ils fussent vos auxiliaires que ceux de votre femme ?

L'un et l'autre lisaient régulièrement les nouvelles allemandes et françaises, et marquaient avec de la craie sur une grande ardoise tous les tués dont les gazettes faisaient mention depuis le commencement de la guerre : c'était un martyrologe plus que complet ; car, sans parler du menu détail des égarés et des blessés, dont ils ne tenaient pas compte, ils avaient au moins chacun pour sa part deux bons millions de morts, dont les trois-quarts sont, Dieu merci, bien portants. La femme était fort inquiète d'un général allemand, que les papiers français tuaient pour la troisième fois ; son mari ne l'était pas moins d'un bataillon de la Gironde, qu'un journal prussien noyait dans le Rhin deux fois en cinq semaines. Ils avaient conclu, la veille, très à l'amiable, un échange de prisonniers, et madame avait relâché fort généreusement, sur parole, trois Français pour un Allemand, tant elle aimait le corps germanique. Ils avaient aussi établi une balance des canons pris des deux parts ; mais ils me parurent embarrassés sur la valeur intrinsèque des mortiers ; ils me consultèrent même sur cette difficulté, et je les renvoyai prudemment, ne voulant rien prendre sur moi, à l'apothicaire de la paroisse. Ils projetaient de faire un compte mal taillé des vaisseaux capturés ou coulés à fond respectivement par les puissances en guerre ; et pour se mettre en règle, ils me demandèrent ce qui valait le mieux d'une pinque ou d'une felouque ; mais je leur dis que je n'avais jamais servi sur mer.

¹ Guerres de la première République.

— Et sur terre ?
— Non plus, quoique enrôlé dès l'enfance dans le corps-franc des volontaires.

Ce qu'il y avait de charmant et de vraiment rare, c'est que, malgré la diversité de leurs opinions politiques, ils vivaient dans la plus parfaite harmonie ; que chacun respectait le deuil de celui dont le parti avait des revers, et ne boudait jamais quand le sien avait des non-succès ; et que leur ménage n'en paraissait nullement troublé. Il est vrai qu'ils étaient nouveaux mariés ; que la femme était des plus jolies, et le mari fort tendre, et que par conséquent ils avaient des occasions, des moyens et des points de rapprochement que n'ont malheureusement pas les puissances belligérantes. Malgré cela, cet exemple de bon accord est presque incroyable dans ce siècle éclairé et quasi parfait ; et je le note ici pour le présenter à l'imitation de tant de gens exagérés qui... Mais ces gens m'entendent, ou ne m'entendent pas : s'ils m'entendent, eh bien ! un mot suffit au sage ou à qui veut le devenir ; s'ils ne m'entendent pas, c'est peine perdue que de leur dire : faites comme mes bons aubergistes, que les opinions de votre esprit divergent tant que vous voudrez, pourvu que les affections de votre cœur ne divergent pas.

LE DOYEN BRIDEL.

A l'examen. — *Le professeur à l'élève* : Veuillez me donner la définition du cercle.

L'élève : Le cercle est une figure de géométrie qui est ronde à ses quatre coins.

Le professeur : Combien distingue-t-on d'espèces de sucre ?

L'élève : Deux.

Le professeur : Veuillez me les indiquer.

L'élève : Le sucre en cannes et le sucre en pain !

LÈ CARTE

La bîn dâi sorte de carte : lài a lè carte de jographie po savâi iò l'è la Suisse, l'Amérique, lo Tsalt à Goubet, l'Afrique, Penà-lo-Dzorot, l'Australi, Etsallein, et tot lo diabblio et son train ; lài a lè carte po djuvi lo binocle, lo pequet, lo brelan, la bourre, la bife, mimameint lo yasse que l'è le z'Allemand que l'ant einveintâ et iò faut bramâ : « Cheteuque ! tru blatte et fonzeuque ! » ; lài a la carta po lè vôte po dere cò on vâo po conselliâ âo bin po cardinau (i'è on cousin remouâ que l'a risquâ de veni cardinau et l'ein è venu asse fiè qu'onna lemace dèssu onna bâosa) ; lài a lè carte po la pousta po écrire, ma pas à sa boun'amie po ne pas que la pousteliouna pouesse la lière ; lài a du quauque dzo lè carte po lo riz et po lo sucro.

Et vâ ! ora se on vâo atsetâ on boquet de riz po fère dau grietz, âo bin on quart de livra de sucro po lo café à l'iguie la demeinde, lo bouteguan no fâ : « Ai-vo onna carta ? » Pas de carta, pas de riz et pas de sucro. Se oncora fail-lâi pas payi, mâ faut tot parâi saïlli sa bossetta

et payi pe tchè que dévant qu'on ausse elliau bocon de papâ vè et rosset. Et se oncora l'étant verde et blliantse, on sacremeinterâi moins dein noutrou canton de Vaud, na pas verde et rossette... Se baliâ iò l'ant ètâ dèguenautsi elliau couleu ?

On dit que binstout voliant no bailli 'na carta po lo pan et iena po la tsè ; iena po lo porrâ et iena po lè favioule ; iena po lè tiudre et iena po lè tchou-râve. Ein a mimameint que pretein-dant que vâo ein avâi iena po mourî et iena po veni âo mondo et que lè sadze-fenne n'arant pas lo drâi de regâdre dâi bouibo se ne montrant pas lau carta de saillâte !... Por mè, crâio adî que elliau que lè z'ant fête sant quemet lo papâi de notéro, on boquetet timbra.

Eh bin ! lài a onna carta que foudrâi, l'è ellia-que dau chenique et elliaque dau vin : on verro per dzo mâ on porrâi lo preindre asse gros qu'on voudrâi, mimameint quemet onna toupenâ.

Se Dziguebouf ein avâi z'u iena de elliau carta de chenique prau su que lài sarâi pas arrevâ cein que lài è arrevâ l'autr'hî que l'ètâi bin bon soû. Sè tegnâi à la baragne que l'è tot à l'einto dau baromètre, su la pllièce de St-François, per devant la vilhie pousta à Lozena. Et verive tot à l'eintor bin dâi iadzo ein la tegneint adî avoué lè duve man et ein riond. Adan sè met à pllorâ, qu'onna brava dzein vint vers li et lài fâ dinse :

— Mâ ! mâ ! mâ ! qu'è-te que vo z'è arrevâ ?

— Peinsâ-vo vâi ! so repond Dziguebouf, ie m'ant einellioû !

Sè crayâ ein dedein de la baragne.

MARC A LOUIS

La bête. — C'était place Montbenon. Un jeune homme va s'asseoir à côté d'une demoiselle qui lui tourne le dos. Désirant entrer en conversation, il cherche un prétexte. Soudain, il aperçoit sur le corsage de sa voisine, une innocente coccinelle.

— Pardon, Mademoiselle, je vous préviens que vous avez une bête derrière vous.

— Ah ! la la ! Monsieur, fait la demoiselle, en se retournant étonnée et comme effrayée : je ne vous savais pas là !

LE BON BOUT

Un bon et fidèle ami du *Conteur*, « Geo » — Georges Jaccottet, pour les initiés — écrivait, il n'y a pas très longtemps, dans la *Feuille d'avis de Vevey*, ces lignes qui sont aujourd'hui plus que jamais de saison :

C'est étonnant combien il y a, par le monde, de gens malheureux qui, en tout et partout, ne voient uniquement que le mauvais côté des choses et les méchants travers de leurs voisins. Arrive-t-il un événement désagréable, ils disent : « Je vous l'avais bien dit et puis vous verrez, un malheur n'arrive jamais seul. »

...A ces grincheux, à ces esprits chagrins et moroses je ne ferai pas un sermon. Je veux simplement livrer à leurs méditations quelques